Souvenir de vacances

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **19 (1951)**

Heft 10

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-570269

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Souvenir de vacances

«Lorsqu'on a travaillé pendant huit jours entiers.
On est très satisfait de pouvoir s'reposer»....

fredonnaient nos parents à la fin du siècle dernier. Je ne sais si personnellement j'ai beaucoup travaillé pendant huit jours entiers, mais ce qui est certain, c'est qu'en ce début de juillet, j'ai eu la nette impression qu'un changement d'air me ferait du bien. Et quand je dis changement d'air, il faut m'entendre; je ne désirais pas aller respirer les zéphyrs élégants qui soufflent à Cannes ou à Juan-les-Pins et qui ressemblent un peu trop aux miasmes du «Flore» et autres «Montanas». Non, je décidai d'orienter mes pas vers des contrées plus isolées des cohues masculines et je portai mon choix sur l'Allemagne. Celle de l'ouest bien entendu! Et puis, pour tout vous avouer, je possède outre-Rhin un cher et tendre ami depuis quelques dix ans, dont la fidélité est relative, mais l'amitié absolue.

Ainsi donc, après avoir bouclé ma valise et emporté le minimum de choses, c'est-à-dire quatre ou cinq fois plus encore qu'il n'en aurait fallu, je m'en suis allé en direction de Mayence, capitale des vins du Rhin. J'y fus reçu à bras ouverts et mieux encore..., mais, je fus prié de laisser dans cette bonne ville tout mon fourniment. Je me vengeai en achetant dans un grand magasin local le parfait attirail du touriste américain. Vous savez: pantalon gris court, amour de veste grise à parements dentelés verts, chaussettes blanches et petit blaireau. Au temps jadis, cela s'appelait costume bavarois, mais nos amis Yankees ont changé tout cela. Mon ami ne fut pas particulièrement enthousiaste, mais réfléchit que mieux valait me voir transformé en «polichinelle» (polichinelle = Allemand du nord!) que d'être condamné à traîner ma valise, car il se doutait bien du sort qui l'attendait.

Et nous voici partis à l'aventure. Aventure toute relative, car, si je connais fort bien l'Allemagne, je connais mon ami encore mieux! Au passage, nous avons salué respectueusement, mais de loin, les châteaux que nous rencontrions. Ce n'est pas que nous refusions de les visiter, mais ils sont perchés au sommet des montagnes et nous ne tenions pas à perdre nos forces dans des escalades épuisantes, et puis, ils sont lassants, ces pauvres burgs. Ils ont tous été brûlés par Louis XIV, à croire que ce grand monarque passa son règne à jouer au petit incendiaire! Il y a aussi les monastères et je vous recommande tout particulièrement celui Maria Laar, fondé, je crois, au XIe siècle. J'y fus gratifié d'un regard soupçonneux d'un éminent père bénédictin et d'un bon coup de talon dans les tibias de la part de Monsieur mon ami pour m'être respectueusement informé du nombre de jeunes gens que les pères reçoivent dans l'auberge attenante, et où — je m'étais renseigné — les seuls hommes sont admis.

Enfin, nous arrivâmes à Coblence. La ville en elle-même est assez triste et si son église St-Castor est fort belle, son «Deutsch Eck» qui connut des heures de célébrité est passablement fêlé. Les pierres qui le composent sont disjointes et le colossal Guillaume 1er que conduisaient de nobles dames s'en est allé à la fonte, victime des bombardements alliés.

Et, c'est ici que se produisit l'aventure, triste dans le fonds, que je désire vous conter.

Je m'étais installé, à la nuit tombante, devant ce monument abandonné, où des foules en folie défilèrent autrefois, et, les fesses calées sur un morceau de la couronne germanique qui gisait à terre, je méditais à la fois sur l'instabilité de mon siège et sur celle de la condition humaine, tout en mangeant un sandwich au saucisson. Mon ami, allongé sur l'herbe voisine, dormait du sommeil du juste. Tout à coup mes regards furent attirés par un garçon très jeune encore qui me regardait fixement. Il pouvait avoir dix-sept ans; il était brun, de taille moyenne et était habillé très simplement, mais proprement, d'un short et d'une chemisette kaki. Je remarquais aussi qu'il avait une main dans une poche et que son autre main, appuyée sur le parapet, tremblait convulsivement. Il s'avança lentement à ma rencontre, sans cesser de me regarder et tremblant toujours. Qui pouvait-il être? Un jeune éphèbe échappé du bercail et en quête d'aventure galante ou plus simplement un prostitué? Il en existe tellement aujourd'hui dans ce pays. Parvenu à mon côté, sa main tremblait toujours plus fort. Brusquement, il me dit en allemand: «Voulez-vous disposer de moi?» — et il ajouta très vite et très bas: «Ce ne sera pas cher, un mark.» Interloqué, je ne savais que répondre, d'autant qu'il me fallait traduire en allemand la réponse pensée en français. Alors ses yeux s'emplirent de larmes.

«Oui, je comprends, vous me méprisez» continua-t-il. Ce langage n'étant pas celui des professionnels habituellement plus effrontés, je commençais à soupçonner quelque drame. Je l'installai sur un banc qui avait échappé aux bombardements et lui fis boire du café chaud que je conservais dans un «thermos». Puis, mon ami, qui nous avait rejoints et auquel j'avais brièvemnt exposé la situation l'interrogea. Le gosse lui tendit ses papiers d'identité. Mon ami les examina, puis le regardant, étonné, lui dit: «Vous arrivez de Dresde?» — «Oui». — «Et votre famille?» (Il faut vous dire que lorsque quelqu'un s'échappe de la zone de l'est, il expose sa famille à de terribles représailles.) Le gosse poursuivit: «Mes parents sont morts dans le terrible bombardement d'avril 1945, vou en avez la preuve dans mes papiers. Moi-même, je suis resté deux jours dans une cave inondée, parce que les canalisations avaient sauté. C'est à cause de cela que ma main droite tremble un peu, surtout quand je suis fatigué . . . il paraît que c'est nerveux. Depuis, je vivais seul en bricolant. Mais, personne ne veut plus de moi dans les usines à cause de mon tremblement et j'ai eu peur d'être déporté dans les mines d'uranium. Alors, je me suis enfui une nuit de la semaine dernière . . Mais, ici, il y a encore plus de chômage qu'à Dresde et personne ne veut de moi non plus. Alors, — et ici sa voix commença à trembler elle aussi — alors . . ., comme je n'avais plus d'argent et que je ne savais plus où aller coucher . . . j'ai pensé que . . . je suis allé tout à l'heure à la gare, parce que c'est là qu'on trouve . . . mais, j'ai eu honte . . .» — «Mais, tu aimes les hommes» demandais-je doucement? Le gosse me lança un regard de bête traquée et ajouta dans un souffle «Non». — «Et que faisais-tu au bord du Rhin, à l'autre bout de la ville, à cette heure-ci? Tu sais bien qu'il n'y a personne.» Je n'obtins pas de réponse, mais deux larmes coulèrent de ses yeux. «On en ramasse parfois au petit matin sur les berges,

me dit mon ami en français, ils s'y jettent la nuit, mais on n'ose pas le dire dans les journaux.»

Nous l'avons fait dîner, il aurait dévoré l'assiette et le menu; nous lui avons trouvé une chambre et le lendemain, nous sommes allés à la résidence des Pères où heureusement, mon ami connaissait le Recteur. Celui-ci nous écouta tristement et eut la charité de ne pas nous poser de questions. Et depuis un mois, notre protégé travaille dans une honnête famille de cultivateurs de la vallée de la Moselle, au grand air, dans le calme, et je sais qu'il ne sera jamais plus abandonné à lui-même.

Voici comment, étant parti en vacances pour s'amuser, et alors que l'on est notoirement connu sur la place de Paris comme laïc bon teint et anticlérical intransigeant, on peut se transformer par le hasard des circonstances en émule de St-Vincent-de-Paul.

Saint-Loup.

Recht und Gesetz

Von Dr. Erich Schramm, Deutschland.

Der naive Mensch glaubt an die Uebereinstimmung von Gesetz und Recht. Gesetz ist ihm einfach Ausdruck des Rechts. Anwendung des Rechtsgedankens aufs praktische Leben. Wenn der Richter spricht, so spricht der liebe Gott, meint der naive Mensch.

Der Richter selber ist nicht so naiv. Er weiss, dass Richter und Gesetzgeber auch nur irrende Menschen sind, dass Recht und Gesetz sich nicht immer decken. Dann flüchtet er sich in die Ausflucht: «Das eigentliche Recht geht mich nichts an, nur das Gesetz. Ich entscheide nach dem Gesetz, das ich vorfinde und nicht selbst gegeben habe. Ob dieses Gesetz dem Recht entspricht, darüber mögen die Gesetzgeber sich den Kopf zerbrechen; sie haben's zu verantworten. Ich als Richter führe nur aus, was der Paragraph vorschreibt.» — Es ist immer wieder dasselbe Problem: bin ich an einen Befehl, eine Vorschrift, ein Gesetz noch gebunden, wenn ich weiss, dass es nicht Recht, sondern Unrecht ist? Nicht nur die Politik, auch die Justiz verdirbt den Charakter, ja, diese noch viel mehr, weil ihre Macht völlig unumschränkt ist.

Die Unabhängigkeit des Richters kann ein Vorzug sein für die Reinheit des Rechtsempfindens, aber auch eine grosse Gefahr. Der Richter ist der absoluteste Monarch, den man sich denken kann. Er ist es, der in Wahrheit die Welt regiert. Ein kurzes Wort von ihm entscheidet über das ganze Schicksal eines Menschen. Die Vernichtung einer ganzen menschlichen Existenz hat er zu verantworten. Die grössten seelischen Qualen verhängt er über angeblich Schuldige, ohne oft zu wissen, ob sie wirklich schuldig sind. Und dabei richtet er keineswegs nach dem Recht, sondern nach dem Gesetz. Er hat nicht zu prüfen, ob Recht und Gesetz noch in Uebereinstimmung sind.

Sie sind aber oft nicht mehr in Uebereinstimmung, weil sich alles in der Welt wandelt und entwickelt. Auch das Recht. Auch das Gesetz. Dieses wandelt sich erst zuletzt, nach zähem Widerstand, denn es möchte gern ewig gelten. Es fürchtet sonst für seine Autorität. Die Ehrfurcht vor dem Gesetz würde ja erschüttert werden, wenn das